

molesté ; il paraissait ignorer de quels avantages Dieu l'avait doué. Quand le curé le louait de quelque belle action, il baisait sa main et s'écriait douloureusement : " Pourquoi ma bonne Suzanne n'est-elle pas là ? "

C'était au milieu de l'année 1811 : le moment était venu où Séraphin devait cependant se séparer du curé ; l'enfant de chœur allait entrer au séminaire pour se préparer à recevoir les ordres. Un matin une chaise de poste s'arrêta devant l'ancienne maison de Suzanne Joubert, occupée maintenant par quelques-uns de ses parens qui avaient été ses héritiers. Quelques instans après, la voiture traversa rapidement le village et entra dans la cour du presbytère. Il en descendit un homme d'une taille élevée, d'un extérieur noble et imposant, et qui portait le costume d'un haut grade militaire. Ce fut Séraphin qui le reçut.

"—Monsieur Benoît ? dit l'étranger rapidement.

"—Veuillez entrer, monsieur, répondit l'enfant de chœur ; il est chez lui dans ce moment."

Ce personnage paraissait inquiet et troublé, et Séraphin éprouva un serrement de cœur inexprimable lorsqu'il le vit entrer dans le presbytère. Les regards de cet étranger s'étaient un moment arrêtés sur lui, et il avait fait un étrange signe de mécontentement en disant à voix basse : " Impossible ! " Était-ce donc pour lui qu'il venait au presbytère ? Qui était-il ? que lui voulait-il ? Une foule de pensées tristes et tumultueuses surgirent aussitôt dans l'esprit de Séraphin ; une larme vint mouiller sa paupière, son cœur se serra, une émotion indéfinissable l'agita. Ses perplexités ne durèrent pas long-temps : il n'y avait pas dix minutes que l'étranger était enfermé avec le curé, lorsque la voie de ce dernier appela Séraphin : son cœur battit plus fort ; il monta lentement l'escalier qui conduisait au salon ; la porte en était ouverte, et il vit le curé, assis et à demi renversé sur son fauteuil, qui tenait un mouchoir sur ses yeux ; l'étranger, le coude appuyé sur une table, promenait autour de lui son regard fier et impatient... Tous deux se levèrent quand Séraphin parut.

"—Séraphin, dit le curé d'une voix attendrie, la volonté de Dieu détruit aujourd'hui votre ouvrage et le mien ; il vous rappelle au monde, il vous rend une famille et un rang... Voici votre père..."

"—Mon père !..." s'écria le jeune homme en pâlisant, puis il salua l'étranger avec respect, et se jeta dans les bras du curé.

"—Qua faites-vous, mon enfant ? dit M. Benoît ; ne vous ai-je pas dit que M. le général comte d'A.....était votre père ?

"—Je ne suis nullement offensé, monsieur le curé, répondit le général avec dignité, de la conduite de ce jeune homme ; elle est toute naturelle ; il ne me connaît encore que par un abandon qui a dû lui paraître bien cruel quand il a eu assez de raison pour comprendre sa position.... Pauvre Charles ! nous te ferons oublier les chagrins de ton enfance : une mère tendre et bonne l'attend pour te nommer son fils, pour te presser sur son cœur... elle sera fière de toi. Sais-tu que tu lui ressembles, Charles ?... et moi qui suis ton père, ne me diras-tu rien, ne me pardonnes-tu pas ?..."

"—Oh ! monsieur... mon père, dit le jeune homme en recevant les embrassemens du général, le ciel m'est témoin du bonheur que j'éprouve en